

Écriture et témoignage, autour de Jacques Derrida

Helena B. Catalão¹

Abstract (En/Fr)

In the text entitled *Il Gusto del Segreto*, Jacques Derrida confesses that all his texts, even the most elaborate ones, were commissioned. This statement illustrates the idea that artistic and intellectual production, as well as self-creation that presupposes the experience of mourning, essentially narcissistic and self-referential, are constituent of the arrival of the radically *other* as an event, also part of hetero logics or heteronomy. Our study aims at exploring, in Jacques Derrida's thinking process, the tight relationship between writing, self-creation, mourning and testimony, to show the various dimensions of testimony. We shall emphasize the process of self-creation according to the logics of «*oui/oui-dire*», compatible with the concept of mother/motherhood, dealt with in several of Jacques Derrida's texts.

Jacques Derrida nous a confié, dans un entretien avec Maurizio Ferrari, *Il Gusto del Segreto*, que tous ses textes, même les plus élaborés, ont été écrits à la suite d'une sollicitation. Cette affirmation illustre l'idée que la production artistique et intellectuelle, ainsi que l'autocréation qui suppose l'expérience du deuil, essentiellement narcissiste et autoréférentiel, sont constitutif de la venue du radicalement autre en tant qu'événement, participant aussi d'une hétérologique ou de l'hétéronomie. Notre étude vise à explorer, dans la pensée de Jacques Derrida, le rapport étroitement lié entre l'écriture, l'autocréation, le deuil et le témoignage, rapport qui nous permettra d'identifier les différentes dimensions du témoignage. Nous mettrons en évidence le processus d'autocréation selon la logique du «*oui/oui-dire*» compatible avec la figure de la *mère/maternité*, abordée dans quelques textes de Jacques Derrida.

1. Deuil, Survivance et Témoignage

Dans l'entretien intitulé *Apprendre à vivre enfin*, avec Jean Birnbaum, Jacques Derrida considère que tout homme est un *survivant en suspens*. Puisque, selon le philosophe français, *sur-vivre* signifie surtout continuer à vivre après la mort d'autrui, après la fin d'une vie, d'un vivant, d'un monde, la condition du survivant ne peut être que celui qui porte et supporte la mort,

¹ Faculdade de Filosofia de Braga - Universidade Católica Portuguesa, Fundação para a Ciência e a Tecnologia - Portugal.

la disparition, l'absence de l'autre, la solitude de cette absence mais aussi celui qui a la responsabilité de faire le deuil, se maintenant constamment dans la vie et au-delà de la vie². *Faire le deuil* signifie *être fidèle à l'autre*, c'est-à-dire intérioriser, incorporer, subjectiver, rendre présent (ontologiser) l'autre en moi, reconnaître que l'autre est, dorénavant, en moi, autre qui, lorsque survivant, m'apparaissait déjà dans sa dimension spectrale - *être en nous de l'autre*. C'est l'intériorisation de l'autre qui institue et instruit mon moi, ma relation avec mon moi, avant la mort de l'autre. *Être* c'est avant tout *être en deuil* dans la survivance, c'est expérimenter une certaine mort à travers la mort de l'autre, c'est sentir ma relation avec moi-même comme deuil, un deuil (im-)possible - *je suis endeuillé, donc je suis*. L'expérience du deuil peut être aussi envisagée comme une expérience d'ex-appropriation à cause de son caractère de *double bind*: d'un côté, il y a le sentiment du devoir de fidélité et, par conséquent, l'obligation d'intériorisation de l'autre en moi, de son image, mais, d'un autre côté, il y a la conscience de la limite de la fidélité, puisque toute intériorisation de cet ordre provoque, forcément, une violation de l'extériorité infinie de l'autre. A cause de la relation dissymétrique avec l'autre, cet autre qui, en moi et au delà de moi, m'anticipe, l'intériorisation se révèle limitée, donc complexe et impure. Ainsi, pour que le deuil soit un succès, il faut qu'il échoue dans sa radicalité, se vouant à l'(im-)possibilité. Et, bien que réduit à son image dans ma conscience, le regard de l'autre en tant que spectre, demeure radicalement autre, donc inappropriable, évasif, et dont le pouvoir est l'interpellation de la responsabilité de l'héritier et la perpétuation d'un dialogue ininterrompu par la mort avec cet autre gardé en moi par qui je me sens affecté³. C'est par sa connivence avec les spectres, que le survivant, endeuillé, à l'intériorité divisée, fracturée, traumatisée, apprend à vivre: en apprenant avec la mort à mourir, à savoir mourir, c'est-à-dire à accepter la mort absolue, la mort sans salvation, sans résurrection⁴, il apprend aussi à devenir plus généreux, plus accueillant, plus hospitalier, dans l'amour et l'amitié.

Selon Émile Benveniste, les notions de *survivance* et de *témoin* ont la même référence étymologique, *superstes*, le témoin désignant *celui qui a été présent et qui a survécu*⁵. Si, selon Benveniste, on ne peut être survivant sans être témoin, puisque le survivant, c'est celui qui vit après la mort de l'autre, qui a survécu aux événements et peut en témoigner, il précise que le témoin c'est aussi le tiers - *terstis* -, celui qui assiste à une affaire de l'intérêt de deux autres

² Jacques DERRIDA, *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, Paris, Galilée, 2005, pp. 25-26.

³ J. DERRIDA, *Points de Suspension, Entretiens*, Galilée, 1992, pp. 331-332.

⁴ J. DERRIDA, *Apprendre à vivre enfin*, op. cit., p. 23.

⁵ J. DERRIDA, *Poétique et Politique du Témoignage*, Paris, Éditions de l'Herne, 2005, p. 24.

personnes, délinéant une première notion du témoignage - *testimonium* - en tant que discours produit par un tiers sur un événement passé, remémoré⁶. Les références grecques du mot témoignage, *marturia* et *marturion*, nous renvoient à l'attestation, à la certification, à la déposition du discours du témoin, dans la première personne, sur un événement passé, recueilli instantanément, discours devant se maintenir indivisible et, par conséquent, avec prétention à la vérité, au statut de preuve, de savoir ou certitude théorico-constatative surtout dans le contexte judiciaire, malgré son caractère oculaire qui inscrit le discours testimonial dans la structure de la présence/absence et l'ouvre à l'espace de la foi, de la croyance et de l'engagement. Si, par un mouvement de déposition, le témoignage convie à la présence, il est, néanmoins, parasitée, d'une part, par l'absence dans la mesure où l'événement est remémoré appelant ainsi à la croyance du destinataire, et d'autre part, par l'enchaînement temporel effectué dans la synthèse constitutive des perceptions sensibles (mémoires oculaires, tactiles, auditives), réalisé par le témoin, qui l'éloigne du temps instantané, immédiat, et qui promet la répétition, la reproductibilité technique. La possibilité de répétition et d'intériorisation du témoignage condamne celui-ci à l'altération, à la déformation, ébranlant toute fiabilité et véracité.

Dans ce sens, le témoin, n'est plus seulement celui qui survit à quelque chose ou à quelqu'un, mais quelqu'un qui affirme avoir été présent dans une situation déterminé et qui jure avoir vu, senti, écouté, touché. Toutefois, la force du témoignage ne réside pas dans sa prétention au statut de preuve, dans la mesure où il est même hétérogène à toute démonstration probatoire mais plutôt dans l'épreuve tragique du martyr. Le caractère oculaire du témoignage est excédé par la foi, par l'engagement avec la vérité qui lui est constitutif et, surtout, par une capacité extraordinaire de résistance au mal qui donne au témoignage une valeur de fondement, débouchant à l'acte de *présent*, l'acte de don, quoique sacrificiel, qui est le martyr. Le survivant participe à l'expérience du martyr puisque le témoin est forcément marqué, stigmatisé par l'héritage qu'il porte: seul le survivant, celui qui a vécu plus longtemps que l'événement passé, tragique ou pathétique, peut témoigner. Ainsi, le témoignage, *terstis superstes*, c'est la parole ou le discours du tiers, du survivant, du martyr, de celui qui a fait l'épreuve de la foi, de la conviction et de la résistance, mais aussi de l'héritier, du gardien, du garant, du légataire⁷. Si nous acceptons l'idée que tout homme en tant que survivant en suspens est témoin, nous pouvons admettre que tout acte auto-créatif, qui suppose le deuil, peut être perçu comme un acte

⁶ Ibidem.

⁷ Ivi, pp. 24-30.

de témoin et, en conséquence, l'œuvre créée, qu'elle soit philosophique, artistique ou littéraire, envisagée comme un témoignage.

L'idée de que l'autocréation est un acte testimonial est implicite dans les considérations formulées par Derrida dans *Otobiographies*: influencé par Nietzsche, Derrida imagine l'œuvre en tant que signature, trace, marque de l'auteur, comme la réalisation d'un contrat secret, d'une dette cryptée, ouverte sur l'éternité, à la fois pour et en son nom, dette, alliance ou anneau, mais aussi lutte, qui l'émanciperait de tout préjugé, pré-jugement, de toute idée préconçue à son sujet et, surtout, de toute dissimulation⁸. Le désir d'autocréation, de contresigner la tradition, ainsi que les futurs héritiers qui seront aussi des juges, intègre une dimension narcissiste, sacrificielle, judiciaire et de générosité ou de don.

La dimension narcissiste de l'autocréation réside dans le fait que le premier, et peut-être l'unique destinataire de la narrative autobiographique, ou de l'œuvre qui renvoie à l'existence de l'auteur, c'est l'auteur même⁹. L'auteur apparaît comme le premier et l'unique destinataire parce qu'à l'origine de l'autocréation et de l'autobiographie, il y a la nécessité de reconfiguration du moi, le désir d'affirmation personnelle, d'auto-affirmation. En écrivant sur soi-même, Nietzsche ne fait que chercher son moi, en marchant, tournant en rond, retournant, revenant éternellement au point de départ, se maintenant circonscrit dans et par son propre labyrinthe. Le labyrinthe, espace entièrement circulaire, rétroactif, c'est à la fois la voie de l'affirmation et du devenir. L'oreille, étant l'organe labyrinthique, c'est à travers elle que nous parvenons à l'affirmation, à l'être et au devenir¹⁰. Or, le problème de l'autocréation (et de l'autobiographie), c'est sa qualité non statique et de non appropriation du moi. Le moi demeure un événement à cause de sa singularité, de son imprévisibilité, dans son devenir, même si, lors de la naissance, une alliance est scellée avec la communauté, la culture, la langue, qui inévitablement programme. L'autocréation et l'autobiographie se révèle donc (im-)possible.

2. Écriture et (Contre-)Signature. Du Sacrifice au Don

La dimension sacrificielle apparaît dans la pulsion de mort, dans la volonté de puissance et de souveraineté inhérente à l'autocréation, à l'écriture en général. Le mouvement d'autocréation, ainsi que l'acte de signature en tant qu'acte d'identification, d'assentiment, de

⁸ J. DERRIDA, *Otobiographies. L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, Paris, Galilée, 2005, pp. 47-52.

⁹ *Ivi*, pp. 56-57.

¹⁰ Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la Philosophie*, Paris, PUF, 2007, pp. 215-216.

confirmation, d'affirmation, de dire *oui* au texte, constituent l'événement inaugural de refondation, de ré-identification à travers l'effacement d'une signature antérieure, effacement résultant du procès différentiel de la contresignature. L'acte de refondation de la contresignature est possible grâce à la dimension sacrificielle de l'écriture soutenue par la logique de l'invisibilité qui est à son origine: la dimension sacrificielle de l'écriture, du trait, se manifeste lors de sa venue aux yeux, à la vision, manifestation rendue possible par une dimension antérieure, invisible, non représentable, la dimension transcendante¹¹. D'un autre côté, le surgissement de la métaphysique occidentale, qualifiée de système phono/phalo-logocentrique, à cause du privilège accordé à l'écriture phonétique comme la voie pour rendre présent le *logos* à soi-même, pour atteindre l'essence, la vérité, au détriment de l'écriture graphique, traitée comme secondaire, dévalorisée, démoralisée, a été possible grâce à l'écriture en soi, écriture en tant que différence, génératrice de binômes antagoniques, assistées par une logique ou un principe de non-contradiction. La déconstruction de la métaphysique occidentale dénonce sa structure sacrificielle refoulée, repérée dans le geste de dissociation, de marginalisation, d'exclusion. Ainsi, dans la tradition philosophique, l'écriture apparaît, métaphoriquement, comme *bourreau, victime* et *justicière* assurant une dimension testimoniale. La déconstruction, advenue de l'idée de justice absolue, elle-même indéconstructible, est l'événement de l'écriture, du texte qui fait justice à soi-même faisant apparaître au grand jour ce qu'il victimise.

L'aspect judiciaire dans la création artistique et intellectuelle, provient du désir de faire justice à son nom, endettant, *circonscisant* la postérité, faisant de cette dernière son héritière. L'héritier est celui qui ayant reçu une idée, un texte, un discours, un système, une œuvre, y répond, en faisant le deuil, fidèlement mais risquant la contre-signature, le contre-héritage, l'infidélité, la rupture avec le père, le testeur, l'écrivain, le philosophe. Dans le désir d'endettement de la postérité, il émane un certain ressentiment, un désir de vengeance, envers la tradition qui, pareillement, a endetté l'auteur. Si tout auteur, signataire, désire être lu, compris, reconnu, répété, traduit, imité, la postériorité est d'autant plus endettée envers l'auteur que si son œuvre reste intraduisible, son style, son timbre, son idiome, sa signature impossible à imiter, à être approprié, au péril de ne trouver ni destinataire, ni traducteur. Selon Derrida, l'œuvre de James Joyce apparaît comme le paradigme de l'intraduisible, de l'ex-appropriation, métaphorisé dans l'expression *l'oui/oui-rire* de Joyce. De la lecture, de l'écoute authentique de

¹¹ J. DERRIDA, *Mémoire d'aveugle, L'autoportrait et autres ruines*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1990, p. 46.

l'œuvre de Joyce, nous ne pouvons qu'entendre le rire qui signale la subjectivité de l'interprétation de son œuvre, le rire moqueur envers l'institution, les spécialistes de Joyce.

La dimension transcendante de la trace, de l'écriture, qui rend possible l'événement de la signature en tant qu'œuvre, écriture idiomatique, ainsi que la survivance de la trace, nous renvoie à une dimension antérieure, au-delà du sacrifice: la *maternité* en tant qu'écriture altérée, une écriture autre qui travaille et proteste silencieusement une écriture antérieure comme un contre-témoin¹², est plus proche du don que du *matricide*, le meurtre de l'écriture. La *maternité* peut être considérée comme le (non-)lieu de la protestation du témoin contre ma langue, mon écriture pour plus idiomatique qu'elle soit, mais aussi comme l'événement du deuil, l'intériorisation d'un autre qui, ayant laissé des traces sur son passage, incite un désir, une nécessité d'autocréation, une naissance d'écriture autre, fondé dans l'hétéronomie, la rencontre avec l'autre dans la diachronie qui habite le geste du *se faire écouter, entendre, comprendre et tendre l'oreille à l'autre*, autre qui advient, imprévisiblement, appelant toute générosité et hospitalité.

3. Le Génie 'Maternel': Auto / Hétéronomie et Invention de soi

La relation entre celui qui écoute et celui qui est écouté, relation dissymétrique, *endeuillée*, non réciproque, non circulaire, sauf de tout ressentiment, de toute vengeance, constitue le geste d'assentiment, de consentement, d'alliance, d'engagement, de signature, de don envers le survivant, le témoin. L'événement du *oui/oui* inconditionnel - *oui j'écoute, je réponds et je signe* - est la condition transcendante de tout performatif, constitutif de la logique de l'invisibilité. La performativité du *oui/oui* exige la répétition qui n'est autre que la promesse de l'affirmation de la mémoire, du deuil, même si la répétition opère l'effacement de la première occurrence.

Rompant avec le cercle de la réappropriation, le *oui/oui-rire* réactif de Joyce, ou le *oui/oui-dire* - non pas le *oui-dire* de la rumeur mais plutôt un *oui/oui-dire* qui nous rappelle Emmanuel Lévinas, c'est-à-dire l'affirmation de la vie de l'autre, le *Dire* qui, dans le visage de l'autre, ce fait *entendre* comme un cri de résistance à toute violence, à toute mort, à toute non réponse, cri provenant d'un passé absolument originaire, au-delà de la synchronie du temps, passé archi-originaire et anachronique d'où advient tout geste réactif au dit, au Même, aux *oreilles sourdes* - entre dans la sphère du don, don non totalement pur, dont la reconnaissance adressée à l'autre

¹² J. DERRIDA, «La Veilleuse» («...au livre de lui-même»), in Jacques TRILLING, *James Joyce ou l'Écriture Matricide*, Belfort, Éditions Circé, 2001, p. 32.

se fait dans l'amitié et la générosité. Parce que le témoignage authentique contient l'acte du *oui/oui-dire* de l'engagement, de la promesse, corrélatrice de la transformation de ma relation avec moi-même et avec l'autre, le témoignage est une certaine possibilité du *dire de l'événement*, de faire l'événement, originairement (im-)possible.

Dans les quelques références de la pensée de Derrida à la figure de la *maternité*, celle-ci illustre la possibilité d'autocréation, du deuil, en tant qu'invention de l'autre, invention de soi, ainsi que l'advenue d'une nouvelle langue ou signature, d'un autre style ou timbre (*tympanum*) et, par conséquent, du témoignage. La déconstruction, en tant que mouvement, jetée déstabilisante qui émerge à l'intérieur d'une structure (édifice conceptuel, institution, organisme) arraisonnante, souvent perçue comme un virus puisqu'elle menace de disséminer cette même structure depuis sa conception, structure qui, par le processus d'auto-immunité, a tendance à résister, à retarder le phénomène en cours qui, tôt ou tard, arrivera inévitablement, donnant lieu à la reconstruction. La déconstruction renvoie à l'événement par son caractère singulier et imprévisible, mais aussi à l'altérité, à l'hétéronomie radical, à l'hospitalité (inconditionnelle) et à la justice absolue dans la mesure où elle révèle la plurivocité refoulée, réprimée, au nom de l'hégémonie d'une langue, d'une voix, plurivocité qui est au fondement de la structure tout en la parasitant et faisant justice aux voix tuées, victimisées - *la déconstruction, c'est ce qui arrive; la déconstruction, c'est plus d'une langue; la déconstruction, c'est la justice*. La déconstruction suppose, ainsi, une logique de subversion, parasitaire, qui ressemble à la «*khôra*» en tant que *différance*, espacement, (non-)lieu (i-)nommable, réceptacle, porte-empreinte, d'où advient toute opposition conceptuelle binaire mais aussi toute déconstruction, révélation inventive et génialité. Or, même si la «*khôra*» n'a ni les qualités du masculin, ni celles du féminin, puisqu'elle participe d'un troisième genre, elle apparaît, néanmoins, comme la condition de possibilité de l'événement de la génialité, qui, elle, a quelque chose de nocturne et de maternel.

Dans ce sens, nous risquons l'idée que la déconstruction, dans sa dimension la plus authentique, c'est la génialité, un mouvement d'auto-hétéro-crédation ou de deuil, propre de la «*Toutepuissante-autre*» de la littérature: en tant que génialité, déconstruire, c'est se laisser caresser par le secret, c'est se laisser aller, se laisser affecter, toucher par la force, par le pouvoir, parfois violent et inflexible, d'une, ou de plusieurs, singularités absolues, idiomes, tons, signatures, dont la force surhumaine, inhumaine, monstrueuse, excède, dérange l'ordre en plaçant, occasionnellement, providentiellement, miraculeusement, celui qui reçoit et accueille le génie, dans un lieu précis, comme par élection ou sélection, pour qu'il puisse, quand imprégné de tel ou tel événement quasi aléatoire, de telles ou telles expériences émotionnelles ou intellectuelles, se retrouver réflexivement, se révéler, se (re-)découvrir, se (ré-)inventer, se (re-)créer,

spectaculièrement et transitivement, de façon à montrer ce qui se trouve ici, devant nous, et que personne n'a, jusqu'ici, à cette instant, vu, trouvé ou remarqué, et faire ainsi venir quelque chose à la culture et à la langue, un idiome autre; la génialité consisterait à faire venir, à donner place, naissance à l'œuvre comme événement absolu, inclassable, sans précédent, sans continuité et école possible, faisant advenir la mutation absolue, la discontinuité du totalement autre, rompant avec toute genèse, généalogie et genre. En tant qu'événement, le génie est un don qui n'apparaît jamais comme tel de peur de se trahir soi-même en tombant dans l'économie de circularité, de la réciprocité, n'appelant ainsi ni à la reconnaissance, ni à la gratitude, ni à la conscience du don. Le don du génie n'existe que par sa force d'échapper à la conscience, à l'évaluation et, par conséquent, à la mesure de ce qu'il donne à ses héritiers¹³. Si en dernière analyse, la déconstruction c'est la génialité, ou la manifestation du génie, il me semble légitime d'affirmer que, ce qui rend possible la première c'est une certaine dimension d'auto-biographie, précisément, l'«hétéro» qui existe en tout «auto-portrait» - «auto-hétéro-portrait» -, c'est-à-dire les événements, les langues, les idiomes, les voix, les styles, les tons, les tiers mis en secret dans l'œuvre, tiers résultant du dialogue ininterrompu entre le génie d'un «quelqu'un», d'une «personne» et les spectres. Lorsqu'il existe une dimension implicite de justice, de transcendance et de générosité, au-delà du narcissisme et du sacrifice, l'autobiographie ou l'auto-biographicité cède au témoignage.

Dans l'œuvre de Derrida, la génialité nous renvoie à quelque chose qui nous rappelle la figure de la «maternité», de la «mère veilleuse», images du deuil et de l'autocréation par la langue et l'écriture, que nous imaginons grâce à la métaphore du «délire (*dé-lire*) nocturne»: saisi par le délire (*dé-lire*) qui nous prend dans le rêve, ou dans la *vigile de la veille*, ou dans l'aveuglement visionnaire, l'oreille de la *mère* ou de la *nourrice, mère* qui pourrait répondre par le prénom de *Ève - evening*/événement, éveil, réveil¹⁴ - devient sensible, fine, juste, recevant et répondant à la sollicitation *ventriologue* du revenant, à la fois présent et absent, comme un fantôme, un spectre, - *le spectre 'de la' mère* - répondant à la demande *d'insémination/dissémination, dissémination* de ce qui, en elle, est condamné à l'évanescence - l'acte matricide et déjà infanticide, le meurtre que la répétition effectue -, et *insémination*, sauvegarde de ce qui, en elle, reste, résiste - l'événement maternelle, la naissance que la répétition engendre: le tiers en tant que trace, inscription, écriture, (contre-)signature, héritage, mais aus-

¹³ J. DERRIDA, *Genèses, généalogies, genres et le génie. Les secrets de l'archive*, Paris, Galilée, 2003, pp. 10-88.

¹⁴ Ivi, p. 35.

si, l'héritier, le gardien, le survivant, le témoin - la déconstruction, ou la dissémination, comme *ompha-invagination*¹⁵.

Si toute invention du moi se fait dans l'hétéronomie, l'auto-affirmation du *oui/oui-dire*, dirigé à autrui, advient seulement dans l'interpellation *de* et à nous même avec un *oui/oui-dire* - *auto-bio-thanato-hétéro-graphique* ou *hostobiographie*. Même si toute invention présuppose la venue de quelque chose ou de quelqu'un à quelqu'un, une unique fois, cet événement inédit, étrange, inouï aux oreilles ordinaires, ne peut échapper à la répétition, à l'itérabilité - le surgissement du tout autre dans la réitération -, à la perte d'une certaine singularité à travers laquelle elle sera légitimée, socialisée par un système de conventions qui inscrira l'événement dans une communauté, perpétuant l'héritage, la sauvegarde du signataire et de son témoignage.

Toutefois, l'héritage, en tant que passage d'une singularité à une autre, une singularité future, à travers la filiation, impliquant ainsi une langue, un nom, une mémoire, un lieu, une direction, une occurrence, une injonction à la responsabilité et à la fidélité, c'est-à-dire une marque singulière que défierait toute la technique et résisterait à la technologisation¹⁶, constitue une notion paradoxal: l'héritage suppose aussi bien l'oubli absolu, radical, ce que Derrida nome *l'expérience de la cendre*¹⁷, que l'itérabilité. Si l'expérience de la cendre barre l'accès à l'identification, au témoignage, à la réconciliation avec un passé oublié qui ne réapparaîtra pas à la mémoire, à la conscience¹⁸ et, par conséquent, à l'héritage, c'est la finitude, la limite de la mémoire, qui la rend bénéfique: l'interruption de l'économie, de la réciprocité, ouvre un

¹⁵ «L'écriture rêve de souveraineté, l'écriture est 'cruelle', meurtrière, suicide, parricide, matricide, infanticide, fratricide, homicide, etc. Le crime contre l'humanité, le génocide même, commencent là, et le crime contre la génération». J. DERRIDA, «La Veilleuse» («...au livre de lui-même»), op. cit., p. 31; «La maternité, elle-même, elle-même en son phantasme survit. Et elle veille, la veilleuse, Elle survit et surveille [increvable et toujours en revenante, ceux qui viennent après elle, les enfants mourant à leur tour]. Veillée funèbre. Wake. La maternité [...] continuera toujours de défier [et de frustrer] le matricide [qui se répète, s'acharne sans fin]. [...] La maternité, c'est ce qui n'en finira jamais d'appeler et d'échapper au matricide impossible. Donc au deuil impossible. E d'y provoquer l'écriture. D'y veiller et de la surveiller tel un spectre qui ne dort jamais». Ivi, p. 8; «Oui, le matricide va de pair avec l'infanticide. [...]. La maternité est génératrice du phantasme ['phantasma'] en tant que tel, elle est génitrice [...]. Qu'on ne pourra penser qu'à partir d'elle, plus précisément à se départir d'elle. Donc en risquant de répéter là encore une tentative de meurtre», pp. 18-19; «L'écriture sans matricide, est-ce encore possible? J'avais commencé par un vœu, en voici un autre, et vous pourrez toujours dire qu'il est pieux: écrire sans tuer personne (signé Ulysse)». Ivi, p. 32.

¹⁶ Bernard STIEGLER et J. DERRIDA, *Écographies de la télévision, Entretiens filmés*, Paris, Galilée/Institut national de l'audiovisuel, 1996, pp. 99-100.

¹⁷ J. DERRIDA, *Points de Suspensions*, op. cit., p. 220.

¹⁸ Ivi, p. 406.

L'ascoltare, il sentito dire, la phonè nei racconti di sé

espace à la venue d'éléments autres, imprévisibles, uniques, singuliers, tel que l'évènement, ainsi que l'affirmation du don dans la bénédiction, dans la prière¹⁹. Or, l'itérabilité constitue une expérience moins tragique de la venue de l'autre, quoique moins radicale que l'expérience de la cendre: l'inédit survient aussi dans la réitération, par le mouvement répétition/altération du même, si bien que l'itérabilité est aussi condition de possibilité de la technique et perte de singularité de tout héritage. Corrélatif de l'itérabilité, c'est l'(in-)fidélité de l'héritier authentique: il y a héritage, témoignage, lorsque l'héritier, le témoin, est assez fidèle pour ne pas laisser mourir l'héritage, susceptible d'être réduit à la reproduction, au simple archive, se révélant ainsi suffisamment infidèle pour contresigner ce même héritage, c'est-à-dire, le réécrire, dans un idiome autre. Nous garantissons notre amitié, notre respect et reconnaissance envers le legs en écrivant *sur* et *à* lui, pour que, dans le futur, nous fassions partie de ce même héritage. L'héritage est possible là où il est (im-)possible de penser *sur* et *à partir* de cette héritage et en son nom - ici celui de Jacques Derrida - sans penser déjà contre lui, contre ce qu'il a sauvé gardé pour pouvoir survivre²⁰.

¹⁹ Ivi, p. 223; J. DERRIDA, «Un témoignage donné», In *Questions au judaïsme, Entretien avec Elisabeth Weber*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996, p. 43.

²⁰ J. DERRIDA, *Papier Machine*, Paris, Galilée, 2001, pp. 294-295.